

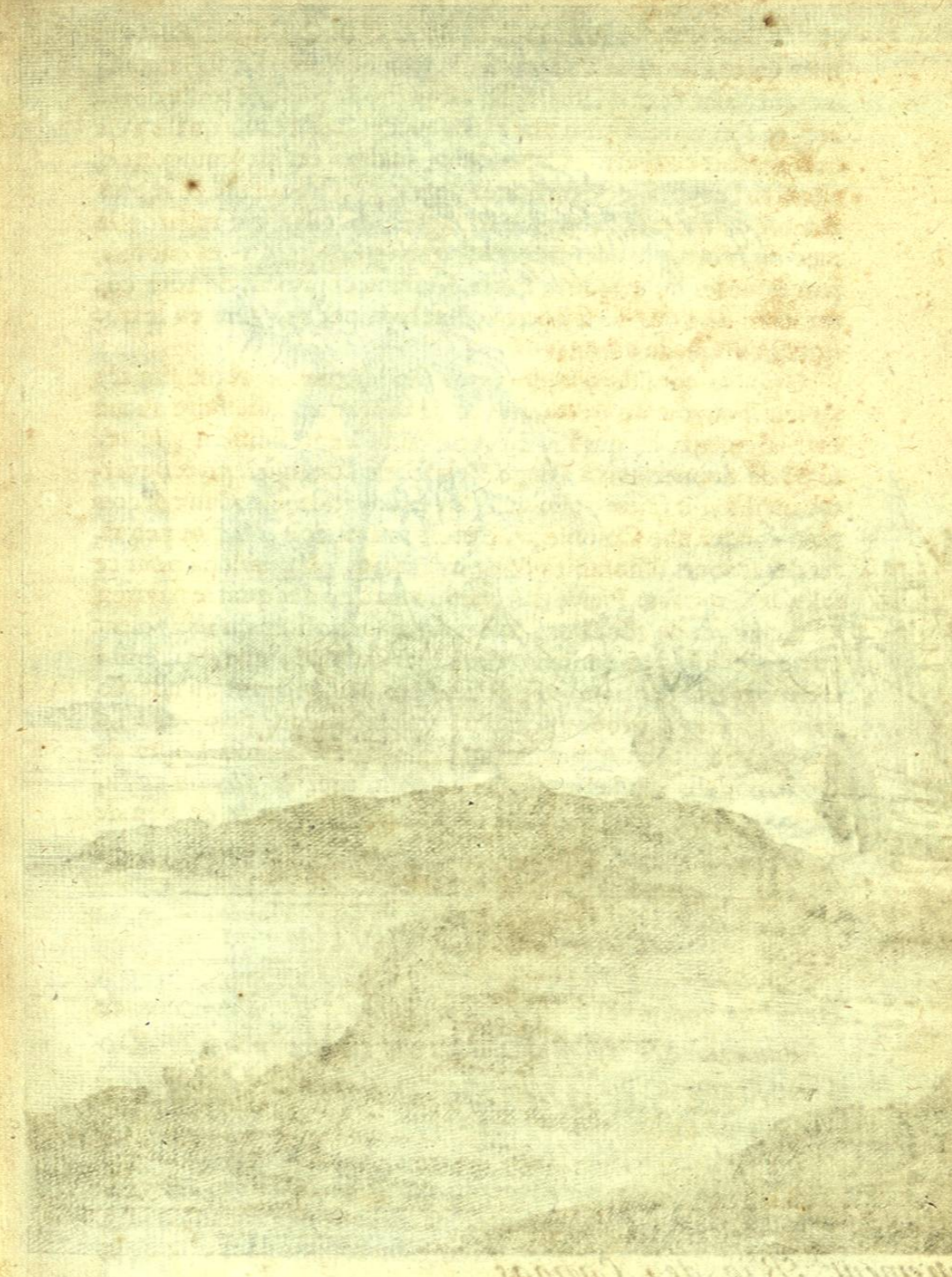
26 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
guer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric, ils la nom-
merent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sa-
ble; & son terrain est si peu élevé au dessus de l'eau, qu'il en est
quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez,
elle a eu l'avantage de former le port le plus fréquenté & le plus
celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la
mer du Nord. Ils demeurèrent quelques jours en cet endroit,
parce que les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous cô-
tez avec de l'or, dont ils croyoient tromper nos gens en le tro-
quant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée
au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun
établissement, ce qui luy étoit défendu expressément; se ré-
solut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découver-
tes qu'il avoit faites, afin qu'il luy envoyât de nouveaux ordres
pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en ti-
rer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce
sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatre navires,
qu'il chargea de tout l'or, & des autres curiositez qu'ils avoient
trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du credit à
sa découverte par la montre de ces richesses, croyant qu'elles fe-
roient goûter la proposition d'un établissement, pour lequel il
avoient beaucoup d'inclination; quoyque François Lopez de
Gomara nous veuille persuader le contraire, & prenne ce su-
jet pour accuser ce General de bassesse d'esprit & de peu de
courage.

CHAPITRE VIII.

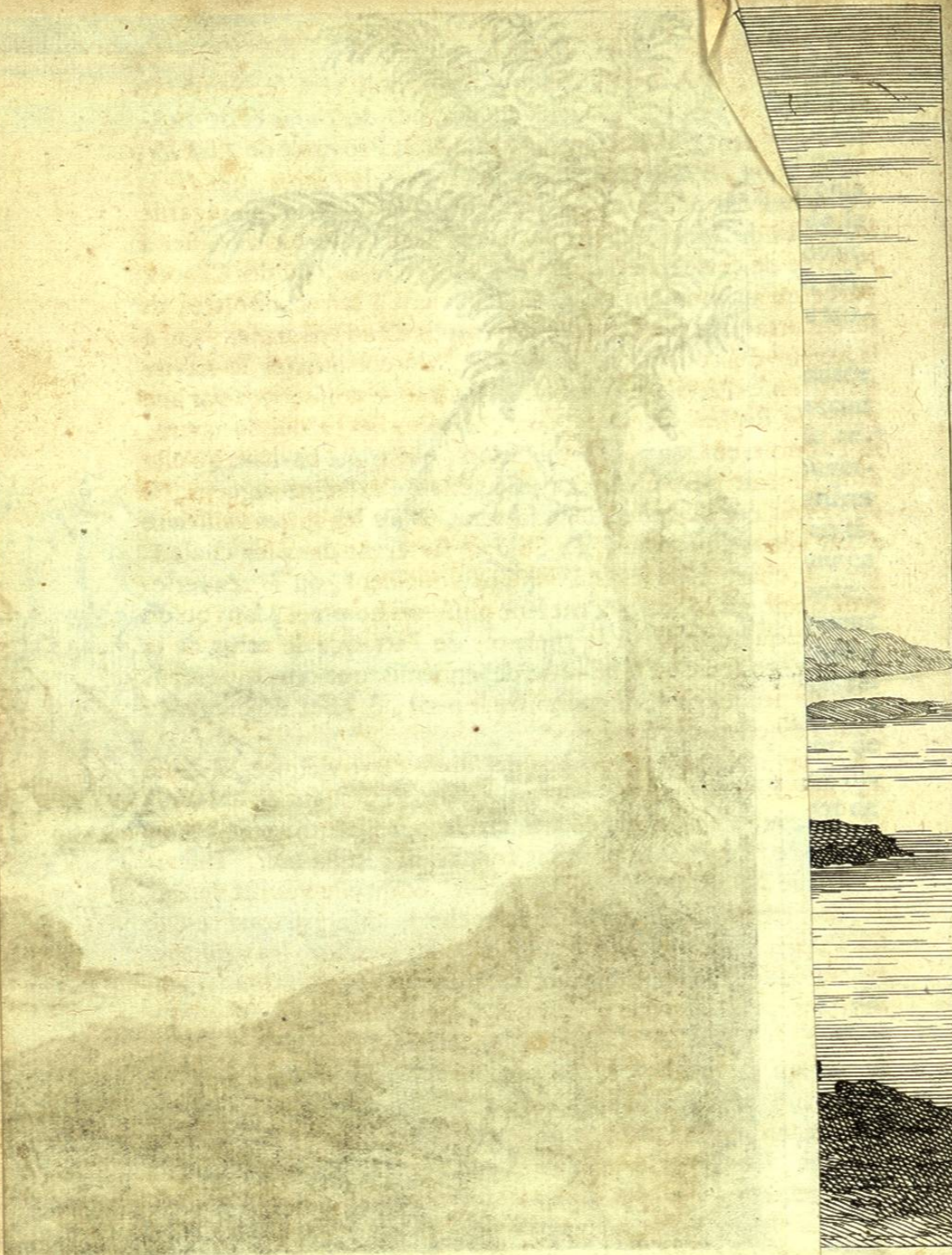
*Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de
Panuco. Ses aventures dans la riviere nommée Rio
de Canoas. Et la resolution qu'il prit de retourner à
l'Isle de Cuba.*

AU même-tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vais-
seaux qui restoiert quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua,
pour continuer leur voyage, en cinglant toujourns à la vûe de la





Rivière de Panuco autrement Rio de Canoas



terre. Ils suivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuspa* & de *Tusta*, qui s'étendent fort loin entre la mer & la Province de *Tlascala*; après quoy ils entrèrent dans la riviere de *Panuco*, qui est la dernière Province de la Nouvelle Espagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vaisseaux allerent mouïller à l'entrée de cette riviere appelée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaquez par seize canots remplis d'Indiens armez, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent insulter le navire qu'Alfonse d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de fleches; & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent avec une resolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû passer pour une action d'extrême vigueur, si elle avoit été favorisée de la fortune. Mais les autres vaisseaux étant venus au secours, les Soldats sauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens si brusquement, qu'ils renverserent quelques canots, & tuerent plusieurs hommes, sans qu'on pût presque distinguer le moment de l'attaque de celuy de la victoire: en sorte qu'il ne resta des ennemis, que ceux qui eurent assez de prudence pour connoître le peril, & assez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de suivre cette victoire, à cause du peu d'avantage qu'il y avoit à esperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancrs, & à suivre la côte jusqu'à un Cap ou pointe de terre qui se pouffoit fort avant dans la mer. Il sembloit que cet obstacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver sa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en usage pour doubler ce Cap, les vaisseaux furent toujours repoussez par le reflux des vagues, non sans un extrême peril d'en être renversez, ou d'aller se briser contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des protestations, qui furent autorisées par un applaudissement general. Cette longue navigation, avoit répandu dans tous les esprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la consideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, assembla tous ses Capitaines & les Pilotes, pour consulter sur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On pesa dans ce Conseil les difficultez qu'il y avoit d'aller plus

28 HISTOIRE DE LA CONQUESTE
avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à se corrompre ; & que les Soldats étoient rebutez par tant de fatigues. D'ailleurs, le dessein d'un établissement étoit combattu par les ordres de Diego Velasquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les mesures justes & nécessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déjà manqué par deux fois. Les navires reprirent la même route qu'ils avoient déjà faite ; & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba le quinzième du mois de Novembre 1518.

1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçu du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extrême joie la découverte de ces grands & riches Païs, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des exagérations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui luy faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit répéter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toujours pour luy la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Païs où il avoit été si bien reçu. Alvarado tâchoit de l'excuser ; mais comme il avoit été un de ceux qui proposèrent de s'établir à la riviere des Bannieres, ses raisons se sentoient de la foiblesse ordinaire à ceux qui veulent soutenir quelque chose contre leur inclination. Velasquez accusoit Grijalva de lâcheté, & se repentoit de l'avoir choisi pour General en cette expedition. Il se proposoit d'en commettre le soin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, sans faire de reflexion sur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit si haut ses esperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'esprit des ambitieux, est d'attaquer la raison, & d'y effacer la reconnoissance des services qu'on a reçûs. Velasquez n'avoit plus d'autres pensées que celles

d'arriver bien-tôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la félicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que de grands desseins ; & ses esperances alloient à un point où il n'avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute réputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de saint Jérôme qui étoient à Saint Domingue, d'une manière qui sembloit ne rechercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour d'Espagne, avec une ample relation, & tout ce qui étoit nécessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un memoire où ses services n'étoient ni oubliés ni affoiblis, demandant quelques grâces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il méditoit.

Velasquez avoit déjà acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint mouiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit esperé de reconnoissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public ; & sa modestie ne luy permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il représenta néanmoins à Velasquez l'instruction qu'il luy avoit donnée par écrit, où il luy défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement ; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnez, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.



CHAPITRE IX.

Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la preference pour cet emploi.

Velasquez sçachant combien il importe d'exécuter promptement ce que l'on a résolu, & que les occasions s'échappent lorsqu'on laisse passer le moment favorable, fit promptement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetés il composa une flotte de dix navires, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Il usa de la même diligence à les armer & à les équiper; mais il balançoit encore sur le choix de celui qu'il devoit nommer pour conduire cette expedition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & résolu, qui sçût se démêler dans toute sorte d'occasions, & prendre son parti à propos; qui n'eût aucune attention à son intérêt ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant: & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extrémités subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se déterminer. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai merite. Ses bonnes qualitez & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il falloit tenir, & des manieres du País.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers; tous d'un merite à prétendre à des emplois plus relevés: mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celui des autres; & c'est ce qui arrive presque toujours, quand on diffère à remplir les emplois; ce qui ne sert qu'à attirer les prétendants, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne sçavoit encore à quoy se résoudre; il estimoit

leur merite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fit naître des pensées d'indépendance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador de Lariz Tresorier du Roi, & d'André de Duero qui étoit son Secrétaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entière confiance du Gouverneur & qui le connoissoient à fonds, luy proposerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de son merite en des termes fort réservés, afin que le conseil ne parût point intéressé, & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La proposition fut bien reçûe; & ils se contenterent de cette bonne disposition de Velasquez, laissant faire le reste au tems & à la réflexion, esperant avec ce secours le persuader entièrement dans une autre conversation.

Avant que de passer plus avant, il sera bon de dire qui étoit Hernan Cortez, & par quels détours son heureuse destinée le conduisit à la gloire d'être par sa valeur & par sa prudence, le Conquerant de la Nouvelle Espagne. J'appelle destinée ce qui n'est, à parler Chrétienement, que cette disposition souveraine & impenetrable de la cause première, qui laissant agir les causes secondes subordonnées à sa providence, comme des moyens convenables à la nature, produit, avec la liberté du choix que Dieu a donné aux hommes, tout ce qui arrive par sa permission, ou suivant ses ordres. Cortez nâquit à Medellin Ville de l'Estremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano; & ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa première jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour luy faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sédentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, résolu de suivre la profession des armes; & ses parens l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la reputation à ceux qui servoient sous luy. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui luy fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il résolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plutôt pour faire connoître leur valeur, que

pour satisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa résolution, il y passa en l'année 1504. avec des lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna l'estime & l'amitié de tout le monde, & se rendit si agreable au Commandeur, qu'il luy donna une place dans sa maison, & luy offrit toute sa protection & ses soins pour luy établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on jouïssoit en cette Isle entierement soumise, luy paroissoit un état violent; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent, & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son exactitude à obeïr, qui sont les premieres qualitez d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une physionomie agreable; & ce bel extérieur étoit soutenu par d'autres qualitez qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toujours bien des absens: sa conversation étoit sage & enjouée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que luy en tout ce qu'il possédoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco Demoiselle d'une illustre extraction, & d'une haute vertu. La recherche de cette fille luy fit plusieurs affaires, où Diego Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison, jusqu'à ce que l'accord étant fait, tant avec le Gouverneur, qu'avec les parens de la Demoiselle, Velasquez luy servit de parrain; & ils lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur luy donna un Département d'Indiens, & la Charge de Juge Roïal en la ville de Saint Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiez.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz & André

André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armez de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entierement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire, que d'applaudir à son choix; & qu'il leur auroit obligation d'une chose qu'ils souhaitoient encore plus que luy. Ils convinrent avec luy, qu'il étoit important de déclarer promptement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des pretendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser le Brevet de la Commission, ce qui dépendoit de son emploi. Il étoit conçu en ces termes: *Que Diego Velasquez, en qualité de Gouverneur de l'Isle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Yucatan & de la Nouvelle Espagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la Flotte, & des Païs découverts, ou que l'on découvroit à l'avenir.* L'amitié que le Secretaire Duero portoit à Cortez, l'obligea d'y ajoûter toutes les clauses les plus honorables & les plus avantageuses qu'il pût s'imaginer pour étendre ses pouvoirs, sous pretexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.

CHAPITRE X.

Les ennemis de Cortez tâchent de le broüiller avec Diego Velasquez: ils n'y réussissent pas; & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa Flotte.

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur; & le ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez luy témoignoit, n'étoit pas moins vif, que celui qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à luy marquer de la défiance. Cette nouvelle fut bien tôt publiée, & reçûe avec autant de joie par ceux qui souhaitoient voir finir ces irresolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux